
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 06

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

18 septembre 2000

Les routes de la découverte

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 18 septembre 2000

Le Devoir • p. B8 • 673 mots

Les routes de la découverte

Martin, Andrée

Après une première semaine de spectacles, la Biennale de la Danse de Lyon semble déjà avoir tenu une bonne partie de sa promesse en faisant découvrir à un large public quelques-uns des bijoux de la danse asiatique. Un bilan tout ce qu'il y a de plus provisoire, mais qui rend compte tout de même d'une orientation artistique qui combine avec savoir-faire le risque et les valeurs sûres.

Guy Darnet, directeur artistique de la Biennale de la Danse depuis sa fondation en 1984, ne semble pas s'être trompé. Jusqu'à présent, ses choix artistiques, basés à la fois sur une profondeur chorégraphique et émotive, de même que sur une signature esthétique d'une force et d'une finesse peu communes, se sont avérés fort heureux. De la plus pure tradition avec Han Tang Yue Fu de Taiwan, qui a présenté un spectacle de musiques et de danses Nankuan, un style très populaire durant les époques Han (deux siècles av. J.C.), Tang (618-907) et Song (960-1279), à la création hautement contemporaine signée par le Japonais Kim Itoh, c'est tout un pan de l'histoire comme de la création chorégraphique en Asie qui a pris place la semaine dernière dans cette biennale où il y a définitivement beaucoup de choses, très belles, à découvrir.

Parmi les favoris de ce début de biennale, Han Tang Yue Fu et Kim Itoh ne pouvaient être plus à l'opposé l'un

de l'autre. La compagnie taiwanaise, composée presque exclusivement de femmes, avec son programme de *Chants courtois de la Chine ancienne* divisé en quatre parties - *L'Épingle à cheveux*, *Chant d'amour*, *La nuit n'est point encore achevée*, *Le printemps emplît la salle* - a brillé par la finesse de ses sonorités et de ses formes. Dans une économie de mouvement, les danseuses, petites poupées de porcelaine fragile, donnaient à chacun de leurs gestes une beauté, une douceur et une grâce oubliées. Un style éprouvé depuis des millénaires, dont la découverte amène à la poésie du geste un éclairage différent.

De son côté, Kim Itoh avec *Shonen-Shojo (Garçons-Filles)* - de Kim Itoh et The Glorious Future -, espoir de la chorégraphie post-butô au Japon, a définitivement conquis le public; impressionné par la teneur et la qualité du travail de ce jeune chorégraphe de 35 ans. À travers une danse profondément urbaine, d'une lenteur solide - héritage direct du butô dont le chorégraphe est issu - mais aussi d'une rapidité nerveuse, obsessive même par moment, c'est tout le Japon d'aujourd'hui, urbanisé à l'extrême, qui semble s'inscrire dans les solos, duos, trios et mouvements de groupe de Shonen-Shojo. Entre le futur absolu et le "no futur", cette chorégraphie pour dix danseurs, cinq femmes et cinq hommes, dont Itoh lui-même dans des solos aussi saisissants que touchants, s'inscrit dans la lignée de la nouvelle danse japonaise; dont l'un

© 2000 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.
news-20000918-LE-0074

des plus fameux représentants est Saburo Teshigawara. L'esthétique léchée, faite d'un simple mur recouvert de stries blancs en relief et installé en fond de scène, la musique allant d'une voix qui donne les valeurs de fermeture de la Bourse de Tokyo aux notes lyriques de Gavin Bryars, en passant par une musique aux accents rock-punk qui vous défoncent allègrement les tympans, complètent cette oeuvre aussi zen qu'hystérique, qui va au-delà des idées reçues sur le Japon.

Autre favori de cette dernière semaine, *Legend Lin Dance Theatre* de Taiwan qui, avec *Hymne aux fleurs qui passent* de Lin Li-Chen - présentée ici en première mondiale -, s'installe quelque part entre la tradition et la contemporanéité. En fait, construit dans la plus pure tradition de l'opéra chinois, cet *Hymne aux fleurs qui passent*, création en quatre tableaux d'une beauté incroyable et lointaine, semble ne pas avoir d'âge. Impossible de classer vraiment cette oeuvre, aussi ancienne qu'actuelle, dont l'irréalité des scènes représentant l'incessant cycle de la vie et de la mort vaincu par Bouddha - concrétisé à travers l'image du passage des saisons -, s'accorde parfaitement au rythme particulièrement lent de la chorégraphie, comme à l'esthétique d'une pureté sans égal en Occident.

Et enfin de Hong Kong, la CCDC (City Contemporary Dance Company) et son bouleversant *Nine Songs* d'Helen Lai, une oeuvre-phare qui a définitivement fait couler des larmes, de même que Daniel Yeung et son collectif d'artistes pluri-disciplinaires y.d.theARTer, digne représentant de l'avant-garde de Hong Kong. Avec *Dance exhibitionist - A Paradise for a Natural Body*, ce dernier a lui aussi su ravir le public avec une

oeuvre solo pleine d'humour, qui mélange sans gêne le mouvement, la musique et les images vidéo. Dans cette oeuvre multimédia, entre danse et performance, l'illusion s'associe à la réalité pour créer une pièce hybride, iconoclaste, où un homme dialogue avec lui-même. Un moment de folie dans ce flot de spectacles qui, pour la plupart, sont totalement différents les uns des autres. Extrêmement riche et fascinant.

Spectacles choisis

- La Beijing Modern Dance Company, l'une des trois compagnies de danse contemporaine de la Chine populaire qui, pour la première fois de son histoire, présente un programme en dehors des frontières chinoises sans l'intervention des autorités gouvernementales.

- Saburo Teshigawara - Karas - du Japon, que le public montréalais connaît très bien pour lui avoir décerné trois fois le prix du public au Festival international de nouvelle danse, est à la biennale avec Absolute Zero.

- Et enfin du Kabuki avec Kankuro Nakamura - Kankuro Nakamura and his Company - star incontestée de cette forme on ne peut plus traditionnelle du théâtre japonais, dont les interprètes aujourd'hui sont considérés comme des trésors vivants.